

CHORÉGRAPHIES POUR LE VIVANT

TRADUIT PAR ARIANNE DES ROCHERS
ET CHLOÉ SAVOIE-BERNARD



**ROBYN MAYNARD
ET LEANNE
BETASAMOSAKE
SIMPSON**

Deux autrices engagées s'écrivent, évoquant les histoires de leurs communautés. Elles partagent vécu, espérances et réflexions face à un monde en crise. Lettre après lettre, s'ouvrent de nouvelles voies et manières de vivre, ancrées dans la corésistance noire et autochtone.

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**SI NOS HISTOIRES
SONT INTIMEMENT
LIÉES, NOS AVENIRS
LE SONT AUSSI.**

MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTREAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

CHORÉGRAPHIES POUR LE VIVANT

CHORÉGRAPHIES POUR LE VIVANT



**ROBYN MAYNARD ET
LEANNE BETASAMOSAKE SIMPSON**

TRADUIT PAR ARIANNE DES ROCHERS ET CHLOÉ SAVOIE-BERNARD

DES MÊMES AUTRICES CHEZ MÉMOIRE D'ENCRIER

ROBYN MAYNARD

NoirEs sous surveillance. Esclavage, répression et violence d'État au Canada (essai)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2018

LEANNE BETASAMOSAKE SIMPSON

Cartographie de l'amour décolonial (récit)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2018

Traduit par Natasha Kanapé Fontaine et Arianne Des Rochers

On se perd toujours par accident (récit)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2020

Traduit par Natasha Kanapé Fontaine et Arianne Des Rochers

Noopiming. Remède pour guérir de la blancheur (roman)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2021
Traduit par Arianne Des Rochers

Une brève histoire des barricades (cadastres)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2021
Traduit par Edith Bélanger et Arianne Des Rochers

Printemps 2020. Alors qu'elles sont confinées, Robyn Maynard, chercheuse et militante noire, et Leanne Betasamosake Simpson, écrivaine et musicienne autochtone, s'écrivent. Elles partagent vécu, espérances et réflexions face à un monde en crise, marqué par la pandémie de la COVID-19, la violence policière et la catastrophe climatique. Elles évoquent les histoires et luttes de leurs communautés contre le racisme, l'esclavage et la colonisation. Lettre après lettre, s'ouvrent de nouvelles voies et manières de vivre, ancrées dans la corésistance noire et autochtone.

Professeure et militante, **ROBYN MAYNARD** enseigne les féminismes noirs au Canada à l'Université de Toronto.

Écrivaine et musicienne michi saagiig nishnaabeg, **LEANNE BETASAMOSAKE SIMPSON** est une figure de proue de la résurgence autochtone au Canada.

ARIANNE DES ROCHERS est traductrice et professeure à l'Université de Moncton.

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD est autrice, éditrice et traductrice. Elle est professeure de littérature à l'Université Queen's à Kingston.

TABLE

PARTIE I	
SUR LA CORRESPONDANCE, LA COMMUNION ET LA FIN DE CE MONDE-CI	17
PARTIE II	
FAIRE LA LIBERTÉ DANS LES ENDROITS OUBLIÉS	61
PARTIE III	
UN ÉTÉ DE RÉVOLTE	99
PARTIE IV	
CENT FAÇONS D'ÊTRE CHEZ SOI	141
PARTIE V	
NOUS SOMMES LES PEUPLES DE LA TERRE, D'INDÉNOMBRABLES TERRES	187
PARTIE VI	
CHORÉGRAPHIES POUR LE VIVANT / TU ESSÛRE MABELLE DEVOULOIR ALLER BIEN ?	217

À Lamar, Minowewebeneshiinh et Nishna.

AVANT-PROPOS

Ruth Wilson Gilmore

SOUS LA LOUPE DES RÉBELLIONS

Le magnifique livre que nous offrent Robyn Maynard et Leanne Betasamosake Simpson m'a permis de constater quelque chose que je ne voyais pas vraiment avant. Cela fait plusieurs années maintenant que je donne une conférence intitulée « D'ici là : la création de géographies abolitionnistes ». Cette conférence est portée par le principe selon lequel l'abolition revient à s'entraîner à vivre, parce que la liberté est un lieu. Parfois la conférence s'échelonne sur plusieurs jours, d'autres fois il s'agit d'une simple présentation d'une heure. Son contenu change d'une version à l'autre, mais sa structure reste toujours la même. La plupart du temps, j'y évoque des enjeux propres à l'endroit où se tient la conférence, pour aider ceux qui m'écoutent à « visualiser » ce dont je parle à l'aide de liens concrets, familiers. Ainsi, certaines de mes présentations ont fait référence à la grève des enseignant-es de Chicago, au Mouvement des sans-terre au Brésil, à la vague de solidarité envers les collectivités autogérées en Afrique du Sud, aux groupes de défense de l'eau à Standing Rock, aux syndicats d'infirmières et d'infirmiers qui bâtissent, un hôpital à la fois, un mouvement mondial, et ainsi de suite.

Si « D'ici là » porte généralement sur des événements récents, son contenu représente avant tout une historicisation géographique de l'avenir. Autrement dit, l'objectif n'est pas tant de documenter une mobilisation en particulier, mais plutôt de décrire de façon critique et détaillée les stratégies variées que les gens déploient pour se rassembler et reprendre des forces – que ce soit en Californie, au Portugal,

en Atlantique noire, en Amérique du Nord ou en Asie du Sud. Les luttes sociales et spatiales, qui relient le passé au présent, sont portées par les agriculteurs et les syndicats du secteur public, les militant-es pour la justice environnementale et les enfants d'âge scolaire, les migrant-es, le personnel soignant, les familles et les collectivités, les travailleurs des transports, les personnes incarcérées dans les prisons et les centres de détention, les étudiant-es, les travailleuses du sexe, les anciens détenus et leurs familles, les peuples autochtones qui se battent pour une véritable décolonisation, et toutes ces et celles qui occupent le territoire dans des zones urbaines et rurales du Sud global (peu importe où iels se trouvent dans le monde). Chacun de ces espaces a sa place dans les géographies de l'avenir, puisque les géographies abolitionnistes se créent au fur et à mesure qu'on va de l'avant.

En bref, « D'ici là : la création de géographies abolitionnistes » cherche à signifier : vous voyez ? L'abolition est une présence, et elle est aussi un processus. Ainsi, en déplaçant notre attention d'un endroit à l'autre, il est possible de tracer les contours et de deviner la vitalité d'un mouvement internationaliste en cours de formation. Chaque itération de la conférence, donc, vise à patiemment expliquer les conditions dans lesquelles les gens qui tentent de faire quelque chose pour améliorer leur situation ont tenu bon, souvent en posant des gestes qui étaient imprévisibles au départ. Chaque version présente un récit détaillé dans le temps et l'espace qui enthousiasme les gens en leur montrant que des changements sont possibles, et qui les surprend en les transportant là où se sont déroulés d'intenses incidents, aux premières loges du changement. La conférence se transforme au fil du temps, parce que c'est en faisant la même chose plusieurs fois qu'on arrive à la faire différemment. Toutes ces histoires ont le potentiel de devenir des modèles. On sait que les gens se servent d'exemples et de contre-exemples dans tous les aspects de leur vie – matérielle et symbolique – pour faire sens des défis qu'ils rencontrent et pour modeler leurs pulsions dans des trajectoires qui nous aident, à court ou à long terme, à changer de

direction pour rejoindre la force de constellations autour de nous, et pour devenir nous-mêmes des constellations.

Le livre que vous tenez entre vos mains m'a permis de mieux comprendre ce que j'essaie d'accomplir dans mes conférences. Si certains épisodes mentionnés dans la série « D'ici là » sont grandioses, voire turbulents, ils ont rarement l'envergure des rébellions spectaculaires, maintenant répandues, qui captent l'attention du monde entier depuis le meurtre de George Floyd en 2020. Ces rébellions sont importantes : on se révolte parce qu'on ne peut plus respirer, on descend dans la rue dans le but de renverser la négligence et la violence organisées, lourdes du poids de plusieurs siècles. Ça va de soi. Et pourtant, comme j'ai été myope toute ma vie, je perçois aussi ces moments de révolte comme une loupe, comme des lentilles qui clarifient des détails flous, minuscules ou éloignés. Ces lorgnettes, en tant qu'instruments qui aident à voir plus clair et sans lesquels on n'apercevait jamais certains éléments, favorisent les solutions pragmatiques. Quand j'ai lu *Chorégraphies pour le vivant*, ces rébellions-lorgnettes ont guidé mon parcours tandis que je me laissais porter par les méditations expansives qui ponctuent chacune des pages. Et il y a un nouveau type de rébellion qui se profile ici : un drame se déploie en temps réel, dont les dialogues et les personnages et les scènes refusent de se fixer et insistent sur la nécessité de chorégraphier le vivant pour un présent et un avenir plus justes. Robyn Maynard et Leanne Betasamosake Simpson nous montrent que c'est en s'entraînant à quelque chose qu'on peut arriver à le faire différemment. L'idée n'est pas de devenir comme elles, mais de nous transformer en nous-mêmes. Ce livre est un modèle nécessaire : il nous offre en cadeau le processus commun de deux penseuses brillantes, et grâce à lui on voit mieux toutes ces autres qui, partout ailleurs et différemment, peaufinent leurs chorégraphies afin de rester en vie.

PARTIE I
SUR LA CORRESPONDANCE,
LA COMMUNION ET LA FIN DE CE MONDE-CI

Chère Leanne,

Il y a environ cinq ans, je me suis assise pour lire ton livre *As We Have Always Done: Indigenous Freedom through Radical Resistance* (*Comme nous l'avons toujours fait: La liberté autochtone doit passer par une résistance radicale*). J'avais prévu d'en feuilleter les premières pages en buvant mon café du matin. Mais je suis restée là pendant des heures, et j'ai lu le texte entier presque d'un seul coup, submergée par un puissant désir de te connaître. Tes mots m'ont enjointe à te retrouver dans ce que tu nommais des « constellations de corésistance »; des constellations qui valorisent la vie et la création de mondes à une époque où règne une violence raciale inouïe. Peu après, on s'est parlé au téléphone. Je me rappelle que j'étais dans un restaurant Subway au centre-ville de Montréal, à profiter du wifi gratuit pour finaliser la révision d'une chronique que j'avais écrite. Je peinais à entendre ta voix au travers de la très forte – et très mauvaise – musique. Je ne me souviens pas en détails de ce dont on avait discuté, mais je sais que depuis, j'ai envie de cartographier, avec toi, des constellations passées et futures.

Il y a longtemps que j'ai envie de t'écrire et pourtant, je ne sais trop par où commencer. Alors j'imagine que je vais débiter par où j'en suis ces temps-ci: je n'arrive pas à arrêter de faire défiler sur mon téléphone, comme une imbécile, les crises multiples de notre époque. En ce moment, voilà ce qui me préoccupe et me terrifie: les rapports des scientifiques sur les températures qui augmentent, leurs annonces régulièrement répétées comme quoi ça y est, c'est notre dernière chance, le fait indéniable – auquel on fait continuellement la sourde d'oreille – que les choses doivent changer drastiquement et immédiatement si on veut éviter une « souffrance indicible¹ ». Je suis préoccupée par ce que de nombreux rapports ne disent pas, mais que je ressens intimement: pour certaines communautés, cette « souffrance indicible » sera beaucoup plus grave que pour d'autres. Certaines populations éprouvent déjà une « souffrance indicible » et ce, depuis plusieurs générations.

Je ne veux pas vivre au milieu de ces préoccupations, au milieu de cette terreur qui parfois menace de m'immobiliser. Alors je suppose que je t'écris, tout simplement, pour aplanir le sol sous mes pieds. Pour communier. Pour m'aider à confronter ces craintes à partir d'un endroit où, plutôt, on pourra conspirer, comploter, rêver, et essayer de vivre *autrement*. Pour participer à la préservation et à la célébration de la vie, sans faire l'impasse sur la proximité imposée à nos communautés avec le deuil et la mort. Parler et réfléchir avec toi m'a toujours aidée à me concentrer sur notre travail, de même que sur la vitalité et la longévité des traditions qui le sous-tendent, peu importe les atrocités commises par les Européens qui ont détruit nos peuples ces derniers siècles. Mes conversations avec toi sont salvatrices, me protègent de la rugosité du quotidien. Mais on ne se voit pas autant que je le souhaiterais, et le téléphone n'est pas mon médium de prédilection. J'ai donc décidé de t'écrire cette lettre. Je t'écris, même si ça me met mal à l'aise parce que je suis timide. Je t'écris une lettre même s'il se peut que je ne te l'envoie jamais, même si peut-être, en retour, tu ne m'en enverras jamais une.

Je t'écris une lettre depuis la fin du monde (ou, à tout le moins, depuis la fin de ce monde-ci).

Du cyclone Idai qui touche le Malawi, le Mozambique et le Zimbabwe à l'ouragan Dorian aux Bahamas, en passant par les incendies de forêt destructeurs qui délocalisent les collectivités autochtones de la forêt amazonienne de même que la nation ojibway Mishkeegogamang dans le nord-ouest de l'Ontario, nos communautés – c'est-à-dire les communautés noires et autochtones – sont au premier plan de la catastrophe qui se déroule sous nos yeux.

Il faudrait faire volontairement abstraction des faits pour penser que c'est par hasard que les répercussions des dérèglements climatiques touchent les différentes populations racisées de manière disproportionnée. La fonte des glaciers arctiques, l'augmentation du niveau des eaux, l'érosion des berges, la désertification et l'extinction des espèces qui sont désormais presque, voire complètement, inévitables: la réalité est qu'on ne s'en va pas uniquement vers de multiples fins du monde,

mais que de nombreuses fins du monde *sont déjà survenues*. Nos communautés ont chacune eu à subir moult apocalypses qui les ont affectées de manière différente depuis la période « barbare » du génocide, de la mise en esclavage et de la colonisation. L'apocalypse fait, après tout, partie de l'imaginaire des tropes occidentaux colonialistes les plus classiques, qu'il s'agisse du manque d'eau potable, de la destruction des lieux où « nous » vivons (c'est-à-dire où eux vivent), de l'empoisonnement des sols, ou du refus inhumain d'aider les populations déplacées, affamées, désespérées : ce sont là des conditions qui sont profondément familières aux gens comme nous, partout sur l'Île de la Tortue et dans le monde entier. À ce sujet, tu écris, dans *Danser sur le dos de notre tortue* : « En 1822, alors que de nombreux Nishnaabeg du nord et de l'ouest vivaient comme ils l'avaient toujours fait, nous étions confrontés à l'effondrement politique, culturel et social de tout ce que nous avons connu. Mes ancêtres ont résisté et survécu à ce qui pouvait ressembler à une réalité apocalyptique d'occupation et d'asservissement, dans un contexte où peu de choix s'offraient à eux². » Pour remixer les paroles de Public Enemy, « Armageddon-been-in-effect », « l'Apocalypse-est-en-cours » ; les apocalypses provoquées par l'esclavage et par le colonialisme de peuplement sont le trait d'union calamiteux entre nos passés et nos présents collectifs.

La répartition raciale inéquitable des catastrophes du présent découle directement des catastrophes inachevées de 1492 – autrement dit les deux génocides au cœur des Amériques, pour paraphraser M. NourbeSe Philip, au moment où la planète a été prise d'assaut par un engagement meurtrier envers l'extraction et la dépossession³. Cette mentalité mondiale, qui touche autant l'économie que la politique, s'est répandue, et nos ancêtres sont devenu-es, au fil des processus distincts, mais interreliés, ce que Cedric J. Robinson a déjà décrit comme un « ensemble de choses faciles à utiliser et/ou à éradiquer⁴ ». L'usine de vie postapocalyptique qui a engendré d'innombrables drames au cours des cinq cents dernières années a cartographié nos vulnérabilités collectives au milieu de ce désastre conjugué au présent et au futur, selon des variables aussi géographiques que raciales.

Pendant qu'on est confrontées à une planète à la viabilité en crise, une crise parmi d'autres crises, je t'écris pour qu'on réfléchisse à ce que ça pourrait signifier de construire, ensemble, dans ce désastre, des vies où il ferait bon vivre.

En t'écrivant à partir de la fin du monde, je suis très au fait de la subjectivité de nos positions respectives: bien que différentes, nous sommes des menaces nationales à l'intérieur même de l'État-nation. Je suis très au fait de notre présence au sein d'une des artères principales de l'empire occidental. Je t'écris dans l'œil de la tornade. Malgré ses prétentions d'État-nation «bienveillant», le Canada joue un rôle important dans les industries extractivistes qui provoquent des émissions massives de carbone et toutes sortes de désastres humains et écologiques. Ces industries sont responsables d'au moins cinquante pour cent des émissions mondiales de carbone, sans parler de la dévastation environnementale causée par les oléoducs de sables bitumineux qui traversent, seulement au soi-disant Canada, plus de trois cent cinquante nations autochtones⁵. À elle seule, cette information explique la destruction des vies de personnes noires et autochtones, de même que celles des écosystèmes qui, historiquement, leur permettaient de survivre, de l'Île de la Tortue en passant par les Caraïbes, l'Afrique, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud.

En fait, le spectre de ces crises imminentes me hante, et il y a aussi quelque chose dans la proximité palpable des auteurs de ces monstruosité qui me pèse lourdement sur les épaules. Avec un mélange de curiosité et d'impulsivité, j'ai tracé un itinéraire sur Google Maps pour voir combien de temps il me faudrait pour me rendre, à partir de chez moi, jusqu'aux endroits où on planifie nos apocalypses collectives. Un genre de promenade à pied, dont le but serait de repérer quelques-uns des architectes de la guerre livrée contre la vie humaine et non humaine. J'ai découvert qu'il me faudrait une heure et vingt minutes (versus vingt-huit minutes en transport en commun) pour parvenir au siège social de James Bay Resources Limited. Même si peu de gens connaissent ce

nom, James Bay est une entreprise canadienne basée dans la région du delta du Niger, la terre ancestrale des Ogonis. Dans cette région, les fuites de gaz causées par l'extraction du pétrole engendrent des émissions de CO₂ comparables à celles que produit annuellement la Suède. C'est le site d'une destruction aussi écologique que raciale : on y trouve des cultures agricoles mutantes, de l'eau toxique, de l'eau de pluie qui perce les toits de tôle des maisons, de même qu'une série de crises humaines et non humaines permanentes. Évidemment, même si ce lieu où croît une violence anti-Noir-es transnationale produit des émanations qui sont visibles depuis l'espace, rien n'y paraît au siège social à Toronto – ce ne serait pas très « civilisé ». En activant Google Street View, on comprend vite que très peu de preuves relient les décisions prises dans cet immeuble métropolitain aux crimes qui ont lieu « là-bas » : tout ce qu'on voit, c'est un immeuble gris d'une hauteur moyenne, flanqué entre deux Starbucks et à côté d'un stationnement souterrain.

Passons. Si je parlais de cet immeuble à pied, huit minutes de marche suffiraient pour arriver au siège social de Barrick Gold, une autre compagnie établie à Toronto. Ce siège social n'a rien de grandiose, du moins de l'extérieur – c'est un gratte-ciel à la façade en verre – mais Barrick brasse de grosses affaires pour l'économie canadienne. En 2018, ses profits s'élevaient à 7,24 milliards⁶ et, en 2019, son nouveau directeur général a touché un salaire de 18 millions de dollars américains⁷. L'entreprise s'illustre aussi grâce à de nombreuses morts prématurées, au rapt des vies des personnes noires ; pour financer les primes annuelles de ses cadres, elle vampirise des corps et empoisonne des territoires marqués comme *surplus* dans les livres comptables. Même si elle fait moins les grands titres qu'auparavant, Barrick Gold est, sans surprise, l'actionnaire majoritaire d'Acacia Mining, dont les mines sont connues pour produire nombre d'atrocités qui attentent à l'environnement et à l'humanité de la population tanzanienne locale, composée surtout du peuple autochtone kuria. Des organisations de protection des droits de la personne ont en effet rapporté de nombreuses agressions sexuelles et physiques commises par les gardiens

de sécurité de l'entreprise. De même, le nombre de morts survenues parallèlement aux opérations de la mine continue à augmenter ; selon le gouvernement tanzanien, on compte plusieurs centaines d'exécutions extrajudiciaires depuis la fin des années 1990. Les mines produisent des métaux lourds et des toxines qui s'infiltrent dans les rivières, le sol et l'air des 70 000 personnes qui vivent à proximité⁸. Pourtant, les points de rencontre transnationaux entre le bureau de Toronto et l'ailleurs où se jouent ces fins du monde et ces incessants assauts visant à déposséder les Noir·es se dérober continuellement à ma vue.

Neuf minutes après avoir quitté la devanture de ce dernier bâtiment, où je ne verrais rien mais ressentirais tellement de choses, j'arriverais au siège social de la Belo Sun Mining Corporation. Ici, on dirait que mon application Street View commence à faire défaut, parce qu'elle me montre un magasin à un dollar nommé Rainbow Jade qui semble fermé, dans ce qui a tout l'air d'un vieux centre commercial. Honnêtement, ça n'a pas d'importance, parce que je sais que je ne manque pas grand-chose, même si cette entreprise a été engagée pour construire la plus grande mine d'or à ciel ouvert au Brésil : la Volta Grande, au cœur du brasier de l'Amazone, où les incendies de forêt font rage dans la jungle (les caméras de la NASA nous montrent aussi ces incendies). Cette mine, cette abomination à venir, orchestrée probablement près du Rainbow Jade, intoxiquera le sol et l'eau des peuples autochtones juruna et araba, qui s'y sont farouchement opposés et qui luttent pour la survie de leurs communautés⁹. Mais les mauvaises nouvelles pour les Autochtones sont de bonnes nouvelles pour les colonisateurs de partout : après l'élection du président suprémaciste Jair Bolsonaro, CBC News mentionnait sur Twitter que « si les opposants ont fustigé l'ancien militaire pour ses propos misogynes, homophobes et racistes, son gouvernement pourrait permettre de nouvelles occasions d'affaires pour les investisseurs canadiens¹⁰ ».

Les colonisateurs se serrent la main.

Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour savoir que, même si je n'arrive pas à voir à quoi ressemble virtuellement ce bâtiment, il doit

être dans les tons de gris, de brun ou de blanc, probablement assez haut, et qu'il n'y aurait pas grand-chose à en retirer. Et une seule (!) minute après avoir l'avoir quitté, même si, en termes de conséquences, je traverse métaphoriquement tout un hémisphère, j'arriverais cette fois à mon dernier arrêt: le siège de Copper One. Encore un gratte-ciel. En ce moment même, la compagnie minière est en pleine bataille juridique contre les Algonquins de Barriere Lake, car elle veut extraire les ressources de leur territoire traditionnel de chasse. Même si la communauté lui résiste depuis des années, en bloquant les accès routiers et en entreprenant des recours en justice, Copper One ne se montre toujours pas découragée. Passons¹¹.

Peut-être auras-tu remarqué que ce parcours commence et se termine de façon quelque peu arbitraire. Il pourrait continuer durant toute une journée, car il y a plus de 1000 compagnies minières basées au Canada¹². Plus précisément, 50 % des entreprises minières dans le monde sont cotées à la bourse de Toronto. Un parcours au travers de ce carnage invisible nous montre que la ville de Toronto incarne *réellement* cette plaque tournante mondiale qu'on célèbre un peu partout. C'est sur Bay Street et dans les alentours qu'on peut constater les liens directs entre l'accumulation de capitaux et les populations racisées dont on extraie la main-d'œuvre et qui voient leur territoire empoisonné. On comprend vite que la crise environnementale, pour bien des gens, n'est pas « imminente »: elle a commencé il y a longtemps.

Tout ça en quatre-vingt-dix minutes – probablement moins, parce que je marche vite. Elle m'attire, cette promenade qui relie Toronto et l'État-nation colonial aux flux mondiaux d'une accumulation de capitaux rendue possible grâce à une série d'attaques sur des vies et des écologies qui sont essentiellement, mais pas exclusivement, noires et autochtones, ici comme dans bien des ailleurs. Peut-être qu'on fera ce chemin ensemble, un jour. Je pense que ça me plairait. Mais j'ignore pourquoi je continue de rafraîchir la page en espérant qu'elle m'en révélera plus encore, à la recherche d'un indice ou d'une trace de barbarisme cachée sous le vernis. Bien sûr, ça ne mène à rien: Toronto,

tout comme la société canadienne qu'elle incarne, garde fermement la violence dont elle dépend hors de vue. Une société moderne qui conserve précieusement ses atrocités loin des regards. C'est cette violence absente et fantomatique qu'il faut chercher dans les maisons des « barbares modernes » quand on marche dans leurs rues. Car, pour reprendre les mots d'Aimé Césaire, « l'heure est arrivée du Barbare¹³ ». Et même si j'entrais dans ces bâtiments banals, ce serait probablement juste pour constater qu'ils sont remplis de diplômés d'endroits comme la Peter Munk School of Global Affairs de l'Université de Toronto, nommée ainsi en l'honneur de l'ancien directeur général de Barrick Gold. Ces dames passent probablement leur heure de lunch à espionner leur ex, à poster sur 4chan et à envoyer des photos de leur queue à des filles qui leur ont rien demandé : voilà les technocrates modernes de l'empire. Je sais que dans un avenir rapproché, je ferai ce pèlerinage seule, peut-être même avant de t'envoyer cette lettre. Je sais aussi que je serai d'abord déçue, et ensuite irritée d'être déçue, et enfin dévastée devant l'état de ce monde bâti par le suprémacisme blanc.

Une partie de ma frustration, qui est aussi la raison pour laquelle je retourne sans cesse vers ces lieux (virtuels) à la recherche de quelque chose, de n'importe fucking quoi, c'est qu'il est difficile de croire que c'est tout – c'est TOUT – ce qu'ils ont à montrer après avoir multiplié les catastrophes du passé et du présent, après avoir piétiné les rêves et les corps de nos ancêtres en échange de ces blocs indifférenciés de pierre, de brique, d'acier et de verre où s'entassent des masses humaines indifférenciées à peine vivantes au nom de l'avarice. C'est trop difficile à absorber – que c'est pour ça que tant d'entre nous sont morts, que tant d'entre nous sont en train de mourir. Que, si on arrive à survivre, nos arrière-petits-enfants seront obligé-es de regarder les photos de ce paysage banal, ces hommages ennuyants et dénués d'imagination aux vies arrachées et aux fortunes volées, pour comprendre le qui, le quoi et le comment de tout ça.

Je sais pertinemment que c'est la destruction collective des sujets noirs et autochtones, de même que celle de toutes les autres damné-es

de la Terre, qui est planifiée dans les salles de réunion des bonzes de la finance mondiale (et leur propre mort et celle de leurs petits-enfants aussi, même s'ils sont trop arrogants pour le reconnaître).

Les rapports du GIEC sont clairs quant à ce qui viendra: plus d'incendies, d'inondations, de sécheresse, de famines et de pénuries de toutes sortes qu'on n'en a jamais vu¹⁴. Une crise planétaire à fréquences multiples, causée par les classes dirigeantes et les grandes entreprises qui exploiteront encore et encore la planète jusqu'à ce qu'elle agonise ou qu'elle meure.

Et pour certain-es, tout ça est clair depuis longtemps. Pour reprendre les mots de l'universitaire et militante nigériane Oladosu Adenike, «la crise est déjà ici¹⁵»: «ici», au Nigéria, «ici», sur son continent. La famine majeure ayant frappé la Somalie en 2011 était partiellement le résultat, suggèrent des climatologues, du réchauffement mondial. Plusieurs nations africaines – l'Île Maurice, le Cap-Vert et les Seychelles – sont vulnérables aux inondations, et disparaîtront bientôt complètement sous le niveau de la mer, conséquence du réchauffement climatique. Il y a quelques décennies, Audre Lorde écrivait que « nous, personnes noires, vivons à une époque où nous sommes conscientes que la promesse de notre massacre sature l'air partout autour de nous¹⁶ ». Concevoir en permanence que la fin du monde est proche fait partie de la vie des personnes noires – et autochtones – partout sur la planète, depuis cinq siècles. Dans l'urgence toujours renouvelée des calamités qui nous assaillent, ses mots résonnent.

Et pendant que les différentes variations de Bay Street dans le Nord global assènent le coup de grâce à la viabilité de la Terre, certains appellent cette époque l'anthropocène: une ère caractérisée par une activité *humaine* qui met à risque la vie *humaine*. Quel affront! Parce que ce ne sont pas de l'ensemble des humains dont il s'agit, non? L'Humain n'a jamais été une catégorie politique neutre. Il est important, en réponse à cette perspective anthropocentrique de la crise climatique, de se demander: à qui, exactement, fait-on référence lorsqu'on parle des « humains »?

Je ne suis pas à l'abri de commettre ce rapprochement, bien entendu. J'amène parfois mon fils, L., à Leslie Spit, une plage – ou quelque chose qui s'en approche – à Toronto. Je ne sais pas si tu y es déjà allée: je la visite assez souvent parce que ce n'est pas trop loin et que, même si j'ai peur de conduire, j'aime être dehors le plus possible. Pendant qu'on se balade lui et moi près de l'eau, à la recherche de «trésors» – des roches – à ramener à la maison, je me surprends parfois à rêver que c'est peut-être à ça que ressemblera la ville après les humains, que c'est peut-être ainsi que la Terre pourra parvenir à se guérir elle-même. La plage de sable brun-gris est entourée de rambardes, de gros morceaux de béton. Je laisse L. s'y promener nus pieds, mais avec précaution, non sans avoir examiné attentivement le sol sous ses pieds avant que ses longues jambes brunes le propulsent dans l'eau peu profonde. Les grains de sable se mélangent avec des briques concassées et des morceaux de verre dont les rebords ont été plus ou moins émoussés par le temps. Dans le sable, des tuiles brisées et des roches ont émergé pour ressembler à peu près, mais pas tout à fait, aux pierres dont elles proviennent. À quelque part, c'est beau, même si c'est aussi un peu postapocalyptique; le fantôme d'une ville abandonnée où la nature, peu à peu, reprend ses droits. C'est une impression remplie d'espérance: comme si la planète, ruinée par l'avarice et par une irresponsabilité crasse, pourrait trouver une façon de se retrouver s'il n'y avait personne dans le chemin. Quand j'essaie d'en parler à mon fils, dans des mots qui ont du sens pour un enfant de quatre ans, j'essaie toujours de faire attention à ce que je dis: je ne veux pas lui enseigner la mauvaise chose. C'est facile de se tromper, et quand on le fait, nos mots peuvent avoir une connotation meurtrière. Parce que ce n'est ni «nous» ni «notre peuple» qui avons causé tout ça; je me corrige et lui explique que la Terre est malade et qu'il faut la soigner. Ce n'est pas «l'humanité» qui a empoisonné la vie humaine et non humaine sur Terre, mais une part minoritaire et hautement puissante de l'humanité, et l'ordre qu'elle a imposé sur toute la vie terrestre.